

Emanuele Gatti

Définir les *expats* : le cas des immigrants hautement qualifiés à Bruxelles

Traduction : Laurie Guérif

La sociologie fait preuve d'un intérêt grandissant pour le lien qui unit les villes à leur développement et aux activités et profils de ceux qu'elles attirent. Bruxelles en est un exemple particulièrement frappant, étant donné l'influence qu'elle subit au contact d'une large proportion d'immigrés européens hautement qualifiés, résidents de passage ou à long terme, appelés *expats*. Cet article se propose de définir ce que sont les *expats*, et donne par ailleurs les grands traits de la façon dont ils sont perçus et se perçoivent. Il procède en outre à une analyse de leur sens communautaire, qui démontre que la notion de communauté cohérente d'Expats, couramment partagée par les institutions bruxelloises, ne s'avère pas toujours très pertinente.

*Après l'obtention de son diplôme en communication, **Emanuele Gatti** fait quelque temps ses armes en tant que professionnel dans ce domaine avant d'effectuer un doctorat en politique transfrontalière pour la vie quotidienne à l'International University Institute for European Studies, au cours duquel il étudie l'impact des relations interpersonnelles extra-familiales des immigrants européens hautement qualifiés à Bruxelles sur leur mobilité et leurs schémas identitaires. Il s'intéresse principalement à la dimension humaine de la mondialisation, à la mobilité intra-européenne et à l'identité européenne, ainsi qu'aux études portant sur la communication interpersonnelle.*

Contacts :

Emanuele Gatti, gatti.emanuele@libero.it

Michel Hubert (réd. en chef.), 02/211 78 53 –
0485/41 67 64 – hubert@fusl.ac.be

Brussels Studies est publié avec le soutien de l'IRSIB (Institut d'encouragement de la recherche scientifique et de l'innovation de Bruxelles - Région de Bruxelles-Capitale)



Introduction

Des auteurs tels que Harvey (1990), Sassen (1996), Sennett (1998) ou Gasparini (1998) soulignent combien l'économie et les décisions politiques sont corrélées à la géographie. Il existe même une géographie du pouvoir centrée autour des noyaux que constituent les villes. Harvey, pour ne citer que lui, soutient que celles-ci rivalisent ouvertement dans le but d'attirer investissements et personnes ; elles ne visent pas n'importe qui, bien sûr, mais plutôt les touristes, les investisseurs et les professionnels hautement qualifiés. Plus récemment, Florida (2002) fait le lien entre le développement économique, la classe créative et l'emplacement géographique, et affirme que la fine fleur de la classe créative tend à se concentrer dans certaines villes précises, où s'amorce ainsi un développement en cercle vertueux qui améliore tant la qualité de vie que le niveau économique global de la ville.

On ne peut nier que Bruxelles, qui réunit les sièges des institutions européennes ainsi que tous les services et entreprises auxquels elles touchent, forme un centre de pouvoir à la fois symbolique et concret. Ce centre, en tant que tel, draine des personnes originaires du monde entier, mais surtout d'Europe, venues travailler pour des institutions (représentation locale, régionale et nationale, chambres de commerce, ONG, mais aussi universités et centres de recherche) ou des organismes privés spécialisés dans le lobbying et la collecte de fonds européens, mais aussi en conseil, en communication, en traduction et en recrutement (Huyseune et Jans, 2008).

Le recensement précis de ces immigrés hautement qualifiés n'est pas chose aisée, tant leur mobilité est grande. Le Bureau de liaison Bruxelles-Europe en dénombre environ 100 000 (soit près de 10 % de la population totale à Bruxelles) : cette masse considérable affecte lourdement le modelage du tissu urbain.

À Bruxelles, il est de mise de les regrouper sous le terme de *communauté expat*. Or, en réalité, la nature de ce sentiment communautaire n'est pas si évidente. Son existence-même reste incertaine, et il semble un peu facile de croire que les expatriés s'identifient naturellement à une telle communauté. À une si grande variété d'individus, issus du monde entier ou presque (même si la plupart viennent de l'UE, et en général des pays occidentaux plus le Japon), correspond logiquement une égale variété d'états d'esprits. De plus, leur degré d'interaction avec les autres étrangers et les autochtones (d'origine belge ou non) diffère parfois grandement d'un individu à l'autre.

Afin de comprendre s'il est approprié de parler d'une communauté d'expatriés, il convient de sonder leur sens communautaire, c'est-à-dire le sentiment d'« appartenir à un groupe ou à une communauté basée sur la perception de similitudes entre ses membres et dans laquelle les relations mutuelles favorisent la satisfaction de besoins individuels » (Maya-Jariego et Armitage, 2007: 744). Le présent article est une première étude prospective pour répondre aux deux questions suivantes :

Q1 : Qui fait partie de la communauté expat ?

Q2 : Comment les parties prenantes contribuent-elles à créer ce sens communautaire, et y parviennent-elles ?

Pour ce faire, au cours d'un séjour de six mois à Bruxelles, j'ai réalisé trente entretiens structurés et approfondis auprès de jeunes professionnels expats (de 23 à 35 ans) issus de vingt-cinq pays européens¹, et interviewé en détail trois interlocuteurs cruciaux. J'ai en outre conduit une analyse textuelle des diverses publications papier spécialement destinées aux *expats* (voir annexe). L'analyse des points de vue ainsi recueillis a permis de dépasser l'approche purement théorique du phénomène *expat*, pour en donner une définition et en clarifier empiriquement le sentiment d'appartenance à une communauté qui y règne.

Définir les *expats*

Immigration hautement qualifiée contre immigration peu qualifiée

La première question peut être traitée via la mise en lumière de ce qui fait la spécificité des *expats* par rapport aux immigrants ordinaires. Tout comme de nombreuses capitales européennes, Bruxelles est le point de chute d'importants mouvements migratoires. En général, l'immigré classique se caractérise par un bas niveau de qualification et un statut socio-économique faible, de toute évidence *a contrario* de l'*expat*. Les profils des jeunes interrogés, qui constituent un panel représentatif de la population *expat*, révèlent qu'à deux exceptions près, tous proviennent de familles jouissant d'un bon niveau socioculturel, où l'un au moins des parents possède un diplôme universitaire. Tous ont au moins obtenu une licence, si ce n'est une voire deux maîtrises pour la majorité d'entre eux. Ils parlent tous plusieurs langues, et la plupart avaient déjà séjourné à l'étranger avant leur arrivée à Bruxelles. Les *expats* sont en effet perçus comme des gens éduqués qui viennent à Bruxelles non pas par besoin, mais dans un but professionnel ou pour acquérir de l'expérience hors de leurs frontières. Les immigrants quant à eux sont vus comme étant forcés de quitter leur pays à cause des difficiles conditions de vie et de travail qui y règnent :

[Je me sens] plutôt *expat*, car pour moi un immigré est quelqu'un qui n'a pas vraiment le choix de revenir, et moi je sais que j'ai le choix. (Interviewée polonaise, 1)

¹ Pour ce travail, il était préférable de restreindre l'analyse aux seuls pays européens, les motivations et procédés de l'immigration hautement qualifiée en provenance d'autres continents pouvant différer de ceux des citoyens européens.

[Je ne me considère pas comme] une immigrée, non. Je suis ici parce que ça me plaît, alors ce n'est pas pareil. Je suis venue non pas à cause du chômage dans mon pays, je pourrais même mieux vivre là-bas qu'ici, mais pour gagner de l'expérience. (Interviewée tchèque)

Les *expats* représenteraient alors une sorte d'immigration « positive » (parfois décriée tout de même en raison des changements qu'elle entraîne dans le paysage urbain), contrastant avec l'immigration traditionnelle « négative ». Ces immigrés peuvent être la cible d'un sentiment xénophobe, stéréotypés comme potentiellement violents, enclins à la délinquance, et échappant en majeure partie à toute forme d'intégration. De fait, cette différenciation s'applique non seulement aux immigrés « visibles » (comme ceux d'Afrique ou d'Extrême Orient), mais également aux immigrés européens. C'est ce qui apparaît lorsqu'on compare la façon dont sont perçus les professionnels hautement et peu qualifiés originaires d'Europe de l'Est : tandis que les premiers sont assimilés à la violence et à la criminalité, les seconds se voient, dans le pire des cas, accusés de tapage nocturne.

À vrai dire, cette distinction se double aussi d'une connotation spatiale, dès lors que les individus ne s'installent pas au hasard dans la ville, mais ajoutent au contraire leur propre mode de territorialisation à la construction sociale préexistante de l'espace urbain (Caille, 2007) : les immigrés peu qualifiés, surtout – mais pas seulement – ceux du Maghreb, se concentrent dans certains quartiers que les expatriés de longue date et les agences immobilières conseillent d'éviter aux nouveaux arrivants (typiquement, lorsque l'on cherche un appartement pas cher à Bruxelles, on s'entend dire : « N'allez pas à tel endroit, c'est un quartier arabe »).

Il semble donc qu'immigrés et *expats* ne se côtoient guère, étant donné la diversité de leurs vécus, de leurs liens aux pays d'origine, et bien sûr de leurs perceptions de la Belgique et de leur avenir sur place. Selon Ans Persoons² :

Je ne fais qu'une seule différence, à savoir entre les gens venus ici dans les années 1960-70 surtout pour faire le sale boulot [...], et ceux qu'un emploi au sein des institutions européennes a conduits jusqu'ici. [...] ils ne sont pas vraiment en contact [...]. Ce sont deux groupes distincts [...].

Ceci étant, cette différence marquée entre immigrés traditionnels et *expats* n'implique pas forcément que ces derniers soient mieux intégrés dans la société belge, bien au contraire. Pour les autochtones :

Les Belges ont tendance à rejeter [les immigrés qualifiés] qu'ils voient comme des eurocrates et *expats* de passage, distants, sans doute juste prêts à tirer profit de la ville [...]. Ces derniers temps, l'attitude négative à l'égard de ces étrangers européens n'a fait qu'empirer. (Favell, 2008 : 49)

Les *expats* sont des privilégiés jouissant de hauts salaires aux yeux de bon nombre de Bruxellois, lesquels s'agacent en outre des transformations urbanistiques visant à créer les espaces abritant les institutions européennes et s'inquiètent de la montée des prix de l'immobilier causée par la demande grandissante des *expats* (Ber-

² Conseillère au Bureau de liaison Bruxelles-Europe, Ans Persoons fait partie de mes trois interlocuteurs cruciaux.

nard, 2008). Ils sont bien souvent vus comme une communauté à part, du moins pour ce qui est de leur statut social.

Définir l'*expat* nécessite alors peut-être de dépasser la question de la nationalité ou des schémas de mobilité, pour englober celle du statut social, du niveau de formation et de la profession exercée.

Durée de séjour des expats à Bruxelles

La durée de séjour est un autre élément qui distingue les immigrés des *expats*. La plupart des *expats* restent à Bruxelles pour une durée limitée – ce que confirment les personnes interrogées qui, habituellement, envisagent un séjour uniquement temporaire (de quelques mois à quatre ans environ). Seuls quatre de ces individus, qui comme par hasard ont tous soit leur famille, soit un conjoint sur place, s'apprêtent à y demeurer le restant de leurs jours :

Ici on sait que les gens viennent à court terme, du moins ceux que je rencontre via mon travail : je sais qu'ils sont là provisoirement, disons pour trois à quatre ans, et qu'ils repartiront ensuite pour la plupart ; ou alors ils restent seulement un an et s'en vont ; ou bien ils viennent pour un stage de six mois et repartent. On a donc l'impression que tout est provisoire, que c'est une transition. (Interviewée maltaise)

Toutefois, une analyse plus poussée montre que ce paramètre s'avère peut-être trop aléatoire pour être pris en compte dans la différenciation entre immigrés classiques et *expats*. D'abord, il reste à prouver que les immigrés restent plus longtemps à Bruxelles. Combien s'installent effectivement dans la ville où ils intègrent une communauté d'étrangers ? Combien sont juste en transit vers d'autres pays ou avant un retour au bercail ? D'autre part, même si le sentiment général confirme l'idée d'un très fort *turnover* parmi les *expats*, il n'en est pas moins vrai que certains finissent par rester des années à Bruxelles, pour raisons privées ou professionnelles. Comme le souligne Ans Persoons, certains professionnels arrivent à Bruxelles avec l'idée d'en repartir, mais ils y passeront finalement toute leur vie : « Ils projettent de retourner au pays quand ils seront à la retraite, mais le moment venu, ils s'aperçoivent que la Belgique est devenue leur pays ». Sont-ils considérés (et se considèrent-ils) en tant qu'*Expats* ou plutôt en tant qu'immigrés de l'UE bien intégrés ? Selon les interviewés, bon nombre d'entre ceux qui se sont stabilisés à Bruxelles ont pourtant toujours l'impression de vivre une phase transitoire, et certains rêvent de rentrer chez eux une fois à la retraite :

Vous voulez dire, combien de temps je vais rester ? Bonne question. J'y pense régulièrement. Pour le moment je suis ici, c'est sûr que je n'y resterai pas pour toujours ; c'est du provisoire, et ça a autant à voir avec ma vie privée que professionnelle. Je me dis parfois que le temps passe... (Interviewé finlandais, 1, membre à temps plein de la Commission)

Là encore, il est nécessaire d'aller plus loin dans l'analyse des durées de séjour des *expats* et des immigrés classiques. En tout cas, pour les *expats*, les limites de leur projection dans le temps se confirment au vu du fait que certains, qui se considèrent comme des immigrés temporaires, refusent de faire l'effort d'apprendre le fran-

çais ou le néerlandais. L'on constate même avec étonnement que beaucoup d'inscrits comme débutants à des cours de français vivent pourtant à Bruxelles depuis déjà trois ou quatre ans. Évidemment, l'incapacité à parler les langues du pays freine leur intégration parmi les natifs. Cependant, contrairement aux immigrés peu qualifiés, on n'exige pas des *expats* qu'ils suivent une formation en la matière. Ce que confirme l'analyse documentaire : à l'exception de *expats in Brussels* (bilingue anglais-français) et d'*Agenda* (qui comprend aussi quelques articles en flamand), l'ensemble des publications est en anglais, qui est en fait la langue de la communauté expat. On trouve même quelques annonces pour des magasins ou agences qui soulignent que le personnel parle anglais. « Si vous possédez déjà une langue étrangère, la Belgique est le lieu idéal pour entretenir et améliorer vos compétences linguistiques », peut-on lire dans *Newcomer* (automne 2006 : 105), à la fois parce qu'il y a d'importantes communautés nationales et grâce à « un vaste choix d'ouvrages, de vidéos et de DVDs en anglais dans les bibliothèques et librairies de Belgique » (*ibidem* : 116). Autrement dit, qu'il soit possible de vivre dans un autre pays sans avoir besoin d'en connaître la langue encourage les départs, même si cela implique que les *expats* ne maîtrisant pas les langues locales ne tisseront sans doute pas de réseau interpersonnel en dehors de leur propre communauté.

Une conséquence majeure du séjour temporaire est la difficulté, ressentie par les Belges comme par les *expats*, à s'investir sur le plan affectif dans des relations interpersonnelles, sachant que certains ne resteront probablement pas. Les *expats* étant pour leur part tous dans la même situation, et se côtoyant au travail, trouvent naturellement plus facile de fréquenter leurs pairs. Mais lorsqu'il s'agit de faire le pas pour franchir l'invisible barrière qui les sépare de la population belge, la volonté fait souvent défaut :

C'est drôle, je n'ai aucun ami belge, ni aucun ami étranger qui ait des amis belges : les Belges restent entre eux, ils ne cherchent pas vraiment à se lier avec les étrangers, parce que les étrangers ne sont là que pour quelque temps. (Interviewée slovène)

Si je devais habiter ici pour longtemps j'essaierais sans doute de m'intégrer davantage auprès des Belges, de passer plus de temps avec eux. Mais pour moi cette période est une transition, oui, je ne compte pas rester très longtemps. C'est difficile de rencontrer des Belges quand on ne travaille pas avec eux, et je pense que Bruxelles est fortement divisée. (Interviewée britannique)

Ainsi, autant sur le plan interpersonnel qu'au niveau socio-économique, les *expats* sont perçus comme une communauté à part.

Profil des expats

Dans l'ensemble, *les expats apparaissent comme un sous-groupe distinct d'immigrés caractérisés par un haut niveau d'éducation et une situation professionnelle relativement favorisée*, comme le résumant les extraits suivants :

Très diplômé, âgé de 25 à 35 ans, ici pour un temps donné, volontiers ouvert sur le monde, il aime faire des rencontres et découvrir de nouvelles choses, il n'est pas forcément carriériste – je ne crois pas que tout le monde ici soit carriériste, j'en connais certains qui poursuivent un but et d'autres qui tentent juste une expérience, et la plupart n'envisagent pas de s'établir ici, ils ne veulent rester qu'un temps avant de retourner chez eux. [...] Et ceux que vous rencontrez par ici portent des costumes-cravates et parlent cet eurojargon qui, s'il ne vous est pas familier, vous empêche presque de comprendre de quoi ils parlent – tout ça forme une espèce de subculture. (Interviewé suédois)

Les descriptions données au cours des entretiens font ressortir que les *expats* se caractérisent habituellement comme suit :

- ils ont une motivation professionnelle ;
- leur séjour à Bruxelles est de courte durée ;
- ils ont une bonne formation ;
- ils se regroupent au sein d'une communauté internationale et semblent éminemment sociables ;
- leurs liens avec les Belges se réduisent souvent au minimum ;
- la plupart ne parlent pas Français ;
- ils travaillent le plus souvent dans le milieu des affaires européennes ;
- leurs salaires sont élevés ;
- ils sont plutôt jeunes.

Certains de ces grands traits posent néanmoins particulièrement problème. Par exemple, il est trompeur de croire que tous les *expats* jouissent de hauts salaires : ce cliché vient du fait qu'on les assimile tous aux quelques-uns qui travaillent réellement pour les institutions européennes. En réalité, beaucoup occupent des postes sous-payés dans des ONG ou des cabinets de consultants privés. Et un nombre considérable sont des stagiaires qui ne perçoivent aucun traitement.

Deuxième point ouvert à la critique : le soi-disant jeune âge des *expats*. De fait, maints professionnels sont assurément plus âgés et ont leur vie et leur famille à Bruxelles.

Enfin, l'amalgame entre tous les *expats* et ceux que drainent les institutions européennes cultive une vision tronquée de la réalité, puisque cette communauté compte aussi des artistes, des chercheurs, des ingénieurs etc. et inclut les familles de tous ceux qui ont un poste stable. Les publications analysées contribuent à véhiculer cette idée erronée en mettant généralement l'accent sur l'identité européenne de

Bruxelles et sur son rôle de « capitale de l'Europe ». Ceci étant, on peut difficilement minimiser le rôle des institutions européennes qui, parce qu'elles attirent des personnels hautement qualifiés, concourent à forger certains aspects de la communauté expat de la ville. Seuls deux des jeunes *expats* interrogés ne travaillent ni pour l'Europe, ni pour les organismes qui y sont liés. La majorité a étudié l'économie, les sciences politiques ou les affaires européennes et Bruxelles leur a offert l'opportunité d'un emploi dans leurs cordes. Et en général, tous considèrent que leur communauté repose sur les institutions européennes.

Ces données rejoignent la théorie de Florida (2002) sur le pouvoir d'attraction des villes : Bruxelles attire essentiellement (mais pas seulement, bien entendu) ceux qui s'intéressent aux affaires européennes et au *lobbying*, et c'est donc principalement ce type d'individus qui vient grossir sa communauté d'expatriés³. Cette considération permet d'en conclure que, s'il est vrai que les *expats* sont souvent peu attachés à Bruxelles et préféreraient être ailleurs, on aurait toutefois tort d'affirmer que toute autre destination s'offre à eux : c'est bien entendu un choix de venir à Bruxelles, mais c'est aussi souvent une obligation, car c'est le seul endroit qui puisse leur offrir des opportunités professionnelles ou l'occasion d'acquérir l'expérience qu'ils recherchent.

Expat : une idée préconçue

Promouvoir Bruxelles auprès des expats

Afin de décrire l'image que l'on donne des *expats* aux nouveaux arrivants, je vais à présent examiner les publications prises en compte dans cette étude. *Welcome to Brussels*, *Newcomer*, *Expat Survival Guide* et *expats in Brussels* fournissent des renseignements spécifiques dans tous les domaines potentiellement utiles aux néo-arrivants, que ce soit le logement, l'éducation, la santé, les transports, les banques, la culture ou les loisirs. *Newcomer* et *expats in Brussels* regorgent de détails ; le second, notamment, consiste en trois cents pages regroupant une multitude d'informations et d'adresses utiles. La nécessité d'un tel matériel se justifie d'autant plus que les étrangers fraîchement débarqués doivent trouver leurs repères et se familiariser avec leur nouvel environnement urbain (Cailleux, 2007).

Comme les *expats* représentent une importante source de revenus pour Bruxelles, les organismes publics et privés ont tout intérêt à investir dans une promotion qui leur donne une image positive de la ville et les aide à s'y installer. Bien qu'à l'échelle de la ville, les rapports entre celle-ci et l'ensemble des institutions de l'UE soient souvent sujets à controverse, le *marketing* de Bruxelles est strictement lié à son rôle de capitale européenne, qui se reflète dans sa politique de séduction au niveau tant local qu'international (Calay, 2007). Le volume même des renseignements proposés semble prouver qu'attirer des étrangers profite à bien des organismes. L'exhaustivité

³ De la même manière que Milan attire les créateurs de mode, Barcelone les architectes, etc. Les expatriés présents dans une ville peuvent également couvrir un vaste panel de professions. Ainsi Dublin, avec ses nombreuses écoles d'anglais et sa politique de séduction des sièges sociaux, constitue le point de chute temporaire de milliers de jeunes gens venus du monde entier, issus de milieux et de parcours différents.



et la précision d'un guide tel que *expats in Brussels* complique la tâche aux autres pour réussir à proposer de l'inédit. Si l'unique finalité était d'informer les étrangers, l'administration publique pourrait adopter et financer *expats in Brussels* en tant que guide officiel. Mais c'est au contraire la seule brochure parmi celles sus-mentionnées qui se vend à un prix non négligeable. La différence de coût et l'abondance d'informations s'expliquent lorsqu'on la compare avec *Newcomer*, *Together Magazine* ou *Expat Survival Guide*, dont une bonne moitié des pages sont dédiées à la publicité. Une rapide observation de ces annonces permet de se faire une idée quant aux *stakeholders* [parties prenantes] qui prospèrent grâce aux *expats*. Il s'agit de sociétés de déménagement, agences de logement, hôtels, résidences, restaurants et magasins d'alimentation, blanchisseries, clubs de sport et centres de bien-être, crèches, garderies et écoles (toutes internationales), établissements de troisième cycle, écoles de langues, banques et compagnies d'assurances, agences de recrutement et centres d'orientation professionnelle, églises, agences de voyages, compagnies aériennes, locations de voitures et concessionnaires, revues et journaux étrangers, etc. Selon Cailliez (2007), l'existence d'intérêts différents entraîne également des divergences dans les descriptions de la ville.

D'une façon très générale, l'effet boule de neige produit par la présence d'étrangers instruits, de la classe moyenne voire de la bourgeoisie, est un atout pour Bruxelles. En effet, plus ils sont nombreux et apprécient leur séjour et plus il en vient de nouveaux, certains séduits par les retours positifs dont ils ont écho, d'autres venant profiter d'un hébergement chez des amis ou se rapprocher de leur famille (ceci confirme d'ailleurs l'existence et l'efficacité des réseaux informels d'immigrés ; cf. Urry, 2002 et 2003, et Cass et al., 2005). Du reste, les *expats* reçoivent régulièrement leurs familles, ce qui génère un flux continu de touristes. Vu que d'importants intérêts économiques sont en jeu, quoi de plus naturel que des organismes publics et privés s'efforcent d'attirer des *expats* ?

À cette fin, une stratégie simple est fréquemment mise en place, par la diffusion explicite ou implicite (au niveau diégétique des fils rouges⁴) d'un message éloquent : « La Belgique n'est peut-être l'endroit où vous choisiriez de vivre, mais vous êtes précieux sur le plan professionnel ; c'est pourquoi nous compenserons vos désagréments en vous choyant et en vous offrant tout ce qu'il faut pour vous sentir chez vous dans cette ville prestigieuse ». Il y a premièrement mise à disposition de données utiles sur Bruxelles et ses services ; ensuite, le Bureau de liaison Bruxelles-Europe s'attache à aider les néo-arrivants dans leur installation et leur intégration dans la ville ; troisièmement, tout un système économique s'institue afin de servir leurs besoins spécifiques ; enfin, la communauté que forment les *expats* déjà établis est là pour satisfaire leurs demandes au niveau social.

Cette approche est facilement identifiable à travers l'ensemble des publications. Si presque toutes les personnes sondées expriment l'idée que, pour telle ou telle raison, Bruxelles ne leur plaît pas vraiment, mais qu'ils sont néanmoins obligés d'y être, l'analyse documentaire montre une ville certes d'ombres et de lumières, mais accueillante et stimulante dans l'ensemble. Et surtout, Bruxelles se veut la capitale

⁴ J'utilise ici le terme de « fils rouges » pour désigner les arguments cachés qui sous-tendent des assertions factuelles et mettent en évidence l'intention d'une persuasion plus profonde. Ils relèvent souvent de valeurs personnelles ou de convictions tacites qui coulent de source.

de l'Europe, conformément au traité de Nice en 2001. Ainsi lit-on tout au début de *Brussels. Yours to Discover* :

Votre préférée. Bruxelles, capitale du Royaume de Belgique, est aussi la capitale de l'Europe [...]. Cosmopolite, cette ville de gourmets vit à son rythme et s'exprime dans un style bien à elle : tour à tour rebelle et malicieuse ou sérieuse et posée, mais toujours très agréable. Malgré sa dimension européenne et malgré toutes les langues qu'on entend à chaque coin de rue, Bruxelles s'inspire encore d'un esprit de village très marqué. (*Brussels. Yours to Discover*: 3)

L'*Expat Survival Guide* est encore plus explicite :

C'est plat, on s'ennuie, il y a trop de monde, il pleut sans cesse, et le pays est déchiré par son conflit linguistique. [...] Juste quelques préjugés courants sur la Belgique [...], qui abrite l'Union européenne, capitale de l'Europe auto-proclamée. (*Expat Survival Guide* : 4)

Les articles de *Newcomer* vont dans le même sens, mais plus sobrement :

Bienvenue en Belgique, terre d'hospitalité. [...] Le pays n'est peut-être pas comme vous l'imaginiez, mais saura peut-être vous conquérir. La Belgique accueille des expatriés depuis plus de cinq siècles. Son hospitalité et sa tolérance ancestrales remontent au Moyen Âge [...]. Conscient de l'importance d'attirer les talents étrangers, le gouvernement est soucieux de leur fournir un digne accueil et de répondre à leurs besoins. Un bureau spécial (le Bureau de liaison Bruxelles-Europe) met à leur disposition des services de conseils gratuits dans tous les domaines [...]. Grâce à la communauté d'expatriés bien ancrée dans le pays, les nouveaux arrivants ont accès à un vaste réseau d'informations et de services. [...] il n'y a pas que les affaires qui prospèrent. La qualité de vie à Bruxelles s'améliore aussi constamment [...]. (*Newcomer*, automne 2006 : 5)

Pour ce qui est des loisirs, Bruxelles est présentée comme une ville stimulante, même s'il faut bien la connaître pour être au courant de ce qui s'y passe, ainsi que le confirment ceux qui y habitent depuis plusieurs années :

Même si la météo est très mauvaise, vous pouvez passer le week-end à visiter de superbes musées, des intérieurs éclectiques ou encore à découvrir d'insolites spécimens de design belge. Le seul bémol, c'est que Bruxelles rechigne à livrer ses secrets, et il faut parfois s'en remettre au bouche à oreille si l'on veut découvrir ce qu'il y a à voir. (*Newcomer*, automne 2006 : 16)

Les brochures font de la publicité pour les lieux de rencontre destinés aux *expats*. *Together Magazine*, par exemple, contient une rubrique intitulée « *the places to be* » [les lieux branchés], assortie de photos montrant des gens beaux et souriants qui s'amuse, en regard des adresses et des petits topos sur ce qui s'y passe. De nombreuses sorties sont organisées pour les *expats* : « Rencontrer des *expats* dans la vraie vie aux soirées *Expatica Speed Date*... » (*Expat Survival Guide* : 59). On y énumère aussi quelques sites de rencontre en ligne :

Rencontre Expatica ! Le clic pour les *expats*. Le seul et unique site européen de rencontre en ligne. [...] Vous avez quitté votre pays, à présent sortez et prenez du bon temps. (*Expats Survival Guide* : 59)

Après cette somme d'indications pour apprivoiser Bruxelles et s'y sentir bien, viennent les bons tuyaux pour en repartir, bouclant ainsi la boucle du déplacement « naturel » des *expats* et réaffirmant cet important *turnover* d'étrangers : « Vendre et partir. Vous avez acheté une maison en Belgique, aujourd'hui il est temps de déménager » (*Newcomer*, automne 2006 : 41)

Façonner l'image de l'expat

Les documents cités s'adressent explicitement aux *expats*, à commencer par leurs titres : *Together magazine*. *Dedicated to Bruxpats & business people in Brussels*, *Expats Survival Guide*, *expats in Brussels*. Selon l'Oxford English Dictionary, "expat" est l'abréviation familière d'*expatriate*, ou expatrié. Le fait que ces publications emploient le terme d'*expat* au lieu d'*expatriate*, et même des mots encore moins officiels tels que *Bruxpat*, montre une certaine familiarité qui en soi tend déjà à vouloir créer un esprit, une identité et une appartenance communautaires. C'est comme un clin d'œil aux étrangers, pour leur signifier : « Si vous venez, vous serez des nôtres, vous ferez partie du club ». Comme le soutient Zanfrini (2004), la typologie servant à organiser et définir administrativement les phénomènes migratoires reflète les attentes et les intérêts de la société visée. En d'autres termes, toute société cible catalogue (artificiellement) les immigrés en sous-groupes distincts, avec chacun desquels elle établit une distance sociale précise. En utilisant le mot *expats*, les publications entérinent verbalement la dichotomie entre immigrés et expatriés pour attribuer une valeur différente à chaque groupe.

Effectivement, les articles et encarts publicitaires se focalisent sur les professionnels de haut rang à qui ils transmettent le message suivant : « Nous nous occupons de vous en vous offrant les meilleurs services ». Un exemple parmi tant d'autres :

Marriott *Executive Apartments*⁵. Bruxelles, Quartier européen. Bienvenue dans les plus prestigieuses *executive apartments* de Bruxelles ! Besoin de prolonger votre séjour [...]. « Un chez soi, loin de chez soi » (*Newcomer*, automne 2006 : 26)

Expatsplus. Une saine décision. Nous nous chargeons de votre couverture santé pendant votre installation en Belgique. Expatsplus est une solution sur mesure pour l'*expat* que vous êtes. (*Expats Survival Guide* : 29)

Assurance santé Euromut. Vivez, on s'occupe du reste. Nous mettons un point d'honneur à vous fournir les meilleurs conseils et services pour votre santé [...]. Euromut – le meilleur choix pour les expatriés. (*Expats Survival Guide* : 47)

⁵ Appartements de luxe pour les voyages d'affaires prolongés en Belgique.

Articles et annonces mettent l'accent sur la facette professionnelle de leur lectorat, ou sur leur degré d'exigence en tant que clients ayant des besoins spécifiques. Une banque italienne joue la carte de la solidarité pour se promouvoir : « *expats*, quelle est la banque qui peut gérer vos finances ? Qui peut comprendre un *expat* mieux qu'un autre *expat* ? » (*Newcomer*, automne 2006 : 78).

Ces contenus se fondent tous sur l'idée qu'il existe une communauté *expat* bien définie, dans laquelle les néo-arrivants peuvent directement se retrouver, tout simplement parce que :

- ils ont des guides (tels que ceux examinés dans cette étude) et des publications sur mesure (par exemple *Together Magazine* ou le très populaire *Bulletin*) ;
- on s'adresse à eux en tant qu'Expats, (cf. la plupart des titres) ;
- ils ont accès à toutes sortes de services personnalisés, et la seule restriction possible tiendrait à leur porte-feuilles ;
- ils ont une langue commune : l'anglais ;
- ils disposent de lieux de rencontre, matériels ou virtuels, où ils peuvent facilement se faire des amis.

L'analyse documentaire révèle que la communication consacrée aux expatriés joue sur un certain nombre de fils rouges :

- « La découverte de pays étrangers est très enrichissante »
- « Il est agréable de rencontrer des gens différents »
- « À Bruxelles, il est facile de rencontrer des gens »
- « Vous êtes un pro, vous avez du mérite, vous avez le droit d'y prétendre »
- « En tant qu'Expats, un monde d'opportunités s'offre à vous »

De cette manière, les nouveaux venus sont en quelque sorte invités dès leur arrivée à se positionner socialement, puisqu'ils sont aussitôt confrontés à une image très forte de ce que doit être un *expat* :

- cosmopolite, ouvert à la diversité et au multiculturel ;
- sociable et sympathique ;
- carriériste ou du moins axé sur son travail ;
- exigeant en matière de services personnalisés et de personnel ;
- capable de parler anglais ;
- bien payé ;
- désireux de « faire partie du club ».

Cette image convenue est véhiculée par un usage singulier de la langue, un type spécifique de publicité, et par les fils rouges.

Chose intéressante, les *expats* interrogés pour cette étude *adhèrent fortement à cette description*, de façon implicite (fils rouges 4 et 5 ci-dessus), ou plus souvent manifeste (fils rouges 1 à 3, plus le 5). La plupart du temps, ils se l'approprient comme si c'était leur propre point de vue, reformulé à leur manière. Soulignons tout de même qu'un petit nombre d'entre eux est assez critiques sur le milieu *expat* à Bruxelles ; leur adhésion à ce type de stéréotype prescrivant ce que doit être un *expat* et ce qu'il doit penser constituerait donc finalement un système de socialisation, un moyen pour eux de sentir qu'ils font partie de la communauté.

S'identifier en tant qu'*expat*

Sujet qu'il n'est malheureusement guère possible d'approfondir ici : les *expats* ont leurs rituels (tels que la *happy hour* après le bureau), leur langage (le fameux « euro-jargon » encore appelé « *euroenglish* », connu pour être bien différent de l'anglais correct), leurs symboles de statut social (costumes et tailleurs, badges des institutions et organismes européens, etc.), leurs lieux de rendez-vous (des parcs et des bars bien précis, mais également des conférences, des événements, etc.), en plus des sites *web* et de toute la littérature à leur intention. Ces éléments peuvent aider les nouveaux arrivants à se faire une idée de l'identité *expat*, de ce qu'un *expat* est censé être. Il convient donc d'analyser les déclarations de notre échantillon afin de vérifier si ces éléments réussissent bel et bien à créer un sens communautaire :

Ans Persoons propose une description enthousiaste :

Pour moi, c'est la Communauté européenne qui se concrétise ici, parce qu'on voit des gens vivre ensemble, se mélanger, partager leurs expériences [...], il y a tellement de nationalités qui se côtoient à Bruxelles, et c'est justement ce qui fait l'Europe. (B : 193-197)

Certains interrogés partagent cette opinion :

Ici c'est une sorte de *melting-pot*, tout se mélange, [...] c'est comme une mosaïque de cultures. (Interviewée finlandaise, 2)

Et pourtant, ils ont aussi un regard plus mitigé et plus sceptique :

Vous connaissez le livret The Bulletin ? [...] quand on le lit, ça donne l'impression qu'il y a quelque chose comme une communauté internationale, mais à mon sens il y a beaucoup de communautés nationales. Je sais que je suis un expatrié, mais je n'ai pas ce genre de sentiment communautaire d'être un *expat*. [...] Je ne dirais pas que tous les *expats* forment un groupe homogène. Je dirais plutôt qu'il y a plein de groupes [...]. Je considère les *expats* comme un ensemble de petits groupes et non comme un seul grand groupe, mais je vois qu'il y a aussi une certaine culture *expat*, différente de celle que chacun a dans son pays ; du coup les Finlandais ici sont différents des Finlandais en Finlande. (Interviewé finlandais, 2)

Selon ce Finlandais, la communauté *expat* est faite de sous-groupes malgré qu'il y ait aussi une dimension culturelle commune ou, du moins, une prédisposition multi-culturelle commune, qui permet à tous les *expats* d'être ensemble.

D'autres interrogés s'attachent davantage à la personnalité individuelle qu'au sens d'appartenance à la communauté :

Je devrais rester parmi les *expats* et me sentir liée à eux parce qu'ils sont dans la même situation que moi ? Je ne sais pas. On peut faire la conversation à quelqu'un, du genre « vous êtes ici pour quoi ? », toujours la même rengaine d'une fois sur l'autre [...]. Si c'est là toute l'empathie que je suis censée avoir, ce n'est pas passionnant, [...] vu que tout le monde raconte la même histoire. Je préfère voir des gens qui vivent d'autres situations ou rencontrer des gens d'ici (des Belges) ou d'ailleurs, mais en tout cas qui ne fassent pas la même chose que moi. (Interviewée espagnole)

C'est pour ça que je ne vais pas aux soirées de stagiaires, soirées d'assistants ou ce genre de truc. C'est toujours les mêmes banalités : « Vous venez d'où, qu'est-ce que vous faites ici, qui est-ce que vous connaissez à la Commission ? », et éventuellement on vous demande « Comment vous vous appelez ? » ou quelque chose dans le style, avant de finir sur cette fameuse question, vous savez, la question bouche-trou du temps qu'il fait [...] : c'est très superficiel, et c'est redondant. (Interviewé roumain)

D'autres encore refusent simplement de se reconnaître dans la communauté *expat* :

Je n'ai pas spécialement eu besoin de rencontrer des *expats*, j'en vois déjà au bureau et suis même devenue ami avec certains, mais je ne recherche pas leur compagnie à tout prix. Je rencontre des gens, belges ou autres, et voilà ; il n'a pas particulièrement fallu que j'aille Place Lux (l'un des lieux de rencontre habituels des *expats* après le bureau) ou fasse quoi que ce soit. (Interviewé finlandais, 1)

L'image que les *expats* ont d'eux-mêmes varie grandement de l'un à l'autre. Certains ne sont pas très à l'aise avec la notion même d'« expatrié ». Claire-Lise Dautry⁶, qui assume ouvertement son identité européenne, soutient qu'il n'est pas correct de parler d'expatriés en Europe, étant donné que de faibles distances séparent les pays et que les différences culturelles sont peu marquées :

Je suis expatriée, mais je ne me sens pas expatriée [...] car quand on est Français on ne se sent pas expatrié en Belgique : c'est l'Europe. Je viens de passer cinq ans en Chine où il y a une communauté d'expatriés [...]. Je ne me sens ni expatriée, ni immigrée ; je me sens européenne, une Française du sud que son siège a mutée dans une ville qui n'est qu'à une heure de Paris. Je suis en détachement professionnel. Dans « expatriation », il y a « ex », et en aucun cas je ne me sens « ex ».

Ces quelques témoignages parmi tant d'autres montrent qu'il est très arbitraire de parler d'une communauté *expat*, dès lors que le sens communautaire demeure assez peu développé et n'est pas partagé par tous. C'est d'ailleurs plutôt lié à une

⁶ Directrice de l'école française de l'Alliance française de Bruxelles, Claire-Lise Dautry fait partie de mes trois interlocuteurs cruciaux.

expérience commune du déplacement qu'à un véritable sentiment d'appartenance à un groupe.

Conclusions

La question lancée par Claire-Lise Dautry reste ouverte. J'ai démontré comment les *stakeholders* à Bruxelles élaborent un discours autour des *expats* que certaines personnes interrogées acceptent sans broncher, alors que d'autres refusent de s'identifier à un modèle aussi superficiel. Il faudrait donc pousser plus loin encore cette enquête afin d'affiner ce survol de l'auto-perception des *expats*, notamment parmi ceux qui sont sur place depuis longtemps et qui, s'ils sont techniquement expatriés, ne se définissent pas forcément comme tels. Quoi qu'il en soit, il est maintenant possible de donner une amorce de réponse aux deux questions initiales de cette recherche :

Question 1 : Qui fait partie de la communauté expat ?

La Communauté expat se compose d'immigrés très compétents et très bien formés, d'un niveau social moyen à bon, axés sur des perspectives professionnelles. On les dit plutôt jeunes en général, et ils restent à Bruxelles pour une durée limitée, bien qu'une minorité (généralement ceux d'âge plus mûr) aient décidé de s'y établir à long terme. Ils occupent soi-disant des postes hauts placés et grassement payés, mais cette vision des choses résulte du fait qu'on associe à tort agents des institutions européennes et *expats*.

Question 2 : Comment les parties prenantes contribuent-elles à créer ce sens communautaire, et y parviennent-ils ?

À Bruxelles, les *stakeholders* ont recours à une communication pour les *expats* basée sur un certain nombre de postulats identitaires quant à ce qu'ils sont, à leur situation professionnelle et à leurs besoins. Il semble pourtant très artificiel de vouloir enfermer tous les expatriés dans une même communauté, ce qui contribue à donner une image superficielle d'une identité qui est en fait multiple et complexe. Certes, les *expats* ont tendance à se regrouper, mais le groupe qu'ils forment n'est pas homogène. En outre, le sentiment d'appartenance à la communauté est souvent mis en doute, puisque certains *expats* ne font appel qu'à des critères personnels pour choisir leurs fréquentations.

Annexe

Bruxelles foisonne de publications à l'usage des expatriés. Certaines sont directement financées par des fonds publics (via des institutions telles que le Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale ou le Brussels International - Tourism & Congress) ou privés. La plupart sont des guides réunissant des informations utiles aux étrangers qui souhaitent venir à Bruxelles ou qui y résident déjà.

Les documents sur lesquels s'appuie cette étude sont les suivants :

Mini-Bru. Statistical Survey of the Brussels-Capital Region, édité par le Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale (gratuit);

Welcome to Brussels, édité par le Bureau de liaison Bruxelles-Europe (gratuit);

Brussels. Yours to Discover, l'un des nombreux guides thématiques publiés par le Brussels International - Tourism & Congress, l'Office de Promotion du Tourisme Wallonie-Bruxelles et l'Office de tourisme de Flandre (gratuit);

Agenda/Cinema. Out and about in Brussels, un hebdomadaire pour s'informer sur les sorties et les programmes cinéma dans la capitale; magazine trilingue (flamand, français et anglais), et donc logiquement soutenu par le gouvernement flamand et la Commission communautaire flamande, il est le seul document de cette liste qui ne s'adresse pas exclusivement aux expatriés;

Newcomer. An Introduction to Life in Belgium, un guide sous forme de magazine, paraît tous les six mois et se vend (3€) comme supplément au magazine *The Bulletin* dédié aux *expats* (les numéros pris en compte sont ceux d'automne 2006 et du printemps 2007);

Together Magazine. Dedicated to Bruxpat & Business People in Brussels : ce magazine financé de manière privée existe depuis 2007 (gratuit);

Expatrie Survival Guide. Your Essential Guide to Living in Belgium, édité par Expatica, une entreprise spécialisée dans l'information et les services de communication aux expatriés dans plusieurs villes d'Europe; c'est aussi un site Internet réputé (www.expatica.com) avec un module de recherche de logement locatif et un forum de rencontre (gratuit);

Expats in Brussels. The Practical Guide to Settling and Living in Brussels, guide annuel bilingue anglais-français (déjà à sa huitième édition), imprimé au format livre, est sans doute le guide le plus exhaustif pour les *expats* (15€).

Bibliographie

- BERNARD, N., "L'impact de l'Union européenne sur l'immobilier à Bruxelles : entre cliché et sous-estimation", *Brussels Studies*, n° 21, 8 septembre 2008, www.brusselsstudies.be
- CAILLIEZ, J. (2009), "De l'espace des flux à l'espace des lieux: pour une transmission de savoir-faire spatiaux", in Burnay N. & Klein A. (eds.), *Figures contemporaines de la transmission*, Namur, Presses universitaires de Namur, collection Transhumances, 9, 43-57.
- CALAY, V. (2007), "D'une «politique nationale de prestige » à un «marketing urbain». Les formes d'attractivité dans les politiques de valorisation des trios «Capitales de l'Europe»", *Téoros* 2: 19-26.
- CASS, N. et al. (2005), "Social exclusion, mobility and access", *The sociological review*, 53: 3, 539-555.
- FAVELL, A. (2008), *Eurostars and Eurocities. Free movement and mobility in an integrating Europe*, Malden, Blackwell Publishing.
- FLORIDA, R. (2002), *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Books.
- GASPARINI, A. (1998), "Transnational systems of towns", in Gasparini, A. (ed.), *Nation, Ethnicity, Minority and Border. Contributions to an International Sociology*, Gorizia, Istituto di Sociologia Internazionale di Gorizia.
- HARVEY, D. (1990), *The condition of postmodernity*, Basil Blackwell.
- HUYSEUNE, M. et JANS, T., «Bruxelles, capitale de l'Europe des régions? Les bureaux régionaux, acteurs politiques européens», *Brussels Studies*, n° 16, 25 février 2008, www.brusselsstudies.be
- MAYA-JARIEGO, I.; Armitage, N. (2007), "Multiple Senses of Community in Migration and Commuting. The Interplay between Time, Space and Relations", *International Sociology*, vol. 22, nr. 6, 743-766.
- O'REILLY, K. (2007), "Intra-European Migration and the Mobile-Enclosure Dialectic", *Sociology*, vol. 41, nr. 2, 277-293.
- SASSEN, S. (1996), *Losing control?*, Irvington, Columbia University Press.
- SENNETT, R. (1998), *The Corrosion of Character*, New York-London, W.W. Norton & Co.
- URRY, J. (2002), "Mobility and proximity", *Sociology*, vol. 36, nr. 2, 255-274.
- (2003), "Social networks, travel and talk", *British Journal of Sociology*, vol. 54, nr. 2, 155-175.
- VAN PARIJS, P. (2007), "Brussels Capital of Europe: the new linguistic challenges", *The e-journal of academic research on Brussels*, nr. 6, www.brusselsstudies.be.
- ZANFRINI, L. (2004), *Sociologia delle migrazioni*, Roma-Bari, Laterza.